

WUNENBURGER, JEAN-JACQUES. *L'imagination*. Paris: Presses Universitaires de France, 1991.

L'auteur a déjà écrit un volume sur *Le Sacré* dans la même collection, celui sur *l'Imagination* est tout aussi bien documenté. La qualité des volumes *Que sais-je?* n'est pas toujours du même niveau, mais le professeur Wunenburger a fait ici un travail digne des meilleurs ouvrages complets sur le sujet. Justement, quel est le sujet? Sous la conduite de l'auteur, nous nous en arrêtons à chaque étape d'importance: l'épistémologie, la sensibilité, l'imaginaire proprement dit, le mythe, le symbole. En cours de route, de Platon à Kant, à Eliade, à G. Durand et à R. Caillois, l'auteur cerne les configurations habituelles de l'imagination, ainsi que son rôle dans le rêve, le cérémonial religieux, la vie en société laquelle s'organise autour d'idées d'ensemble, une quasi-conscience collective.

Le résumé qu'est ce petit livre ne se résume pas une deuxième fois, aussi le recenseur est-il obligé de présenter quelques aperçus. Une chose est la donnée concrète de notre vie intérieure, une autre chose l'imaginaire, ou simplement l'image, qu se greffe là-dessus, mais en la modifiant, l'enrichissant, la transformant en un idéal ou en un cauchemar. Un bon exemple est offert par le symbole qui n'est qu'un signifiant, écrit l'auteur, captant sa valeur d'un réel sacré. Nous nous trouvons alors devant un "concret" spécifiquement choisi (par qui? quelle est la source du sacré?) et qui limite l'imagination, lui impose une discipline. Et pourtant, au cours des âges le même sacré est imaginé autrement, le symbole ayant une carrière imprévisible.

Ou bien le cas du mythe. Platon a dit là-dessus l'indépassable: un conte où la vraisemblance l'emporte sur le raisonnement, celui-ci ne fonctionnant plus à un certain niveau de vérité. L'imagination mythique n'est pas moins riche et touffue, ce qui n'empêche pas le mythe d'être une appréhension valable du monde, souvent plus valable que le

rationnel. Wunenburger a raison de montrer un grand nombre de mythes modernes qui veulent distiller notre expérience contemporaine, le plus souvent sans y parvenir car, au fond, nous n'y ajoutons guère foi. Ce qui n'empêche pas le mythe, pense Cassirer, de donner une conscience totalisante de l'être.

Ou encore le jeu, et ses variantes, le théâtre, le sport, la fête, autant d'occasions de mettre en mouvement l'imagination, car chacune "sort" du réel et crée un monde autre, superposé au réseau habituel des actes quotidiens--eux-mêmes, d'ailleurs, pénétrés d'une imagination qui les rend tolérables. Cela signifie que la convivance sociale est marquée par l'imaginaire et que nous vivons dans deux ou plusieurs mondes où tel ou tel prend le dessus - momentanément. Car une femme caraïbe donne naissance à son enfant entourée du chamane de la tribu qui lui raconte la cosmogonie à laquelle la parturiente est liée par toutes ses fibres - tandis que sa consœur occidentale urbaine se retrouve sur le divan du docteur Freud qui l'isole et l'enferme dans un monde étroit, sans issue. C'est l'imaginaire collective de l'une et de l'autre qui fait la différence, une différence finalement énorme.

On ne doit pas s'étonner alors que l'imaginaire pénètre la vie politique. L'auteur cite G. Balandier qui divise le phénomène du pouvoir entre trois versions: comme violence pure où l'imagination est écrasée; le pouvoir fondé sur le raisonnement (le nôtre, dans l'occident) mais qui finit par perdre sa crédibilité et son crédit; et le pouvoir qui se conserve par la manipulation de symboles, enrichissant les rites associés à l'exercice du pouvoir.

Il ressort de ces considérations que l'homme vit sur deux parcours, l'imagination individuelle et collective. Les frontières sont floues. La littérature, par exemple, appartient-elle à l'une ou à l'autre? La fécondation est certainement mutuelle. Puis: imaginons-nous à partir des êtres de la nature et du rêve, ou bien parce que nous sommes des êtres sociaux? L'auteur essaye de répondre à ces questions et à d'autres dans son deuxième chapitre, intitulé "la logique des images," les règles de leurs combinaisons, leur surcharge affective, voire leur pathologie. Comment distinguer, en effet, entre la pure fantaisie du poète et

l'élucubration apparemment logique du fou? Ces questions sont pour ainsi dire tellement personnelles, voire intimes, que le lecteur de Wunenburger en oublie le contenu du premier chapitre, "les conceptions de l'imagination." Ce chapitre est un survol, mais très consciencieux, des théories de l'imagination, et il faut dire que celles-ci laissent le lecteur souvent abasourdi. Que faire d'un passage sur la p. 44: l'image poétique résulte-t-elle d'un simple travail d'association d'images sur l'axe paradigmatique (ensemble des signifiants disponibles et permutable dans l'énonciation d'un syntagme), ou relève-t-elle plutôt d'une création originaire sur l'axe syntagmatique (suite contigue de signifiants constituant l'énoncé sélectionné) de relations symboliques, étrangère à toute substitutions mécanique de signifiants secondaires aux signifiants primaires?"

J'avoue ne rien y comprendre, et j'ajoute que ce jargon risque d'abîmer ce qui est imaginaire dans l'imagination. Heureusement, ces passages sont très rares dans ce petit volume. Le professeur Wunenburger est un jeune maître sûr dans un labyrinthe où les minotaures mêmes se multiplient selon les miroitements de l'imaginaire.

UNIVERSITE DE BUDAPEST

THOMAS MOLNAR